

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 572—SAMEDI, 20 AVRIL 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Composition et dessin de Raoul Barré

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 AVRIL 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*.—Notes et impressions.—Nouvelle : Le dernier exploit de l'ours noir (avec gravures), par Edouard Cabrette.—La femme.—La mode en 1895.—Poésie : Les orphelins de Nazareth, Québec, et l'évêque de Valleyfield, par J.-B. Caouette.—Légende du Sahara, par X. Passim.—Petites études : Le retour de la crinoline ; La femme en Chine ; Instruction médicale des femmes en Russie.—Waterloo : Opinion du général Woolsey.—Propos du docteur.—Les duels fameux du siècle, par P. C.—Pour les dames.—Les mangeurs de feu (avec gravure), par Gaston Tissandier.—Les quatre éléments.—Choses et autres—Jeux et récréations.—Feuilletons : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—La Mode ; Printemps.—France : Les duels célèbres du siècle : Sainte-Beuve ; E. de Girardin et A. Carrel ; Prêtre arrêtant un duel ; Bougeaud et Du-long ; Thiers et Bixio ; Jean Louis ; H. de Pène ; Testlin et Coislin ; Gambetta et Fourtou ; Floquet et Boulanger ; Harry Alis.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



QUAND les hommes devinrent mauvais—il y a de cela bien longtemps—Dieu résolut de les punir. Un seul fut épargné, notre grand ancêtre, Noé, le premier fabricant et buveur de vin du monde ; les autres mortels périrent dans l'eau, liquide abhorré du capitaine du

navire l'*Arche*.

Il y a deux mois environ, le *Reina-Regente*, navire de genre espagnol, périt corps et biens sur les côtes d'Espagne et, du bel équipage de braves gens qui appartenait à son bord, un seul matelot a survécu.

Ce pauvre diable n'a dû son salut qu'à sa passion pour la dive bouteille.

Le *Reina-Regente* mouillé dans les eaux de Tanger, avait fixé son jour de départ et tous les hommes de l'équipage devaient être rentrés la veille au soir selon la coutume de tous les marines.

Au moment où on levait l'ancre, on constata l'absence d'un matelot qui fut porté déserteur.

Déserteur ! le mathurin n'y pensait guère mais il s'était superbement piqué le nez, à terre, en l'honneur du roi et de la reine régente, avait roulé sous la table et s'était endormi, comme le fit jadis, ledit Noé, de bibli-que mémoire.

A son réveil, la tête lourde et les idées très embrouillées, il se souvint cependant qu'il était marin, au service de Sa Majesté très catholique et se disposa à regagner cahin-caha son beau navire, où l'attendaient probablement quelques jours de fers et privation de vin pendant un mois peut-être.

Ce dernier point l'inquiétait peu à la vérité, il avait tant bu de jus de raisin qu'il pouvait s'en abstenir un bout de temps, et quand aux fers, il les acceptait d'avance, avec résignation, en paiement de la noce carabinée qu'il venait de faire.

Mais voici qu'arrivé sur le port, il apprend avec stupeur que le *Reina-Regente* était parti !

L'affaire se compliquait, s'aggravait tellement que, ne sachant que devenir, sans le sou, il s'achemina tristement et la tête basse vers le consulat de sa patrie.

Pas commode, le consul, pas commode du tout.

Carracie ! Mauvais soldat ! fichu marin ! Déserteur ! Au clou ! !

Et Mathurin s'en fut en prison, comme un simple tambour, en proie aux plus amères réflexions sur les dangers qu'il y a pour un marin de faire la cour au vin de Tanger et... aux Tangériennes.

Quelques jours après, on apprit le désastre du *Reine-Régente*.

Et voilà comme un ivrogne fut sauvé des eaux !

Le résultat est fort heureux pour Mathurin, mais quel coup pour les sociétés de tempérance ! Comment convaincre les profanes maintenant ?

L'eau douce et l'onde amère n'ont-elles pas fait plus de victimes que les vins de France et d'Espagne ?

* * Et notez que le Mathurin en question a fait cette orgie en plein pays musulman, chez des gens qui n'ont pas le droit, de par le Coran, d'acheter, de vendre, ni d'absorber la moindre goutte de liquide fermenté ! mais les lois de prohibition n'ont jamais produit les résultats qu'elles poursuivaient.

Il y a trois ans, quand la *Naiade* était en rade de Québec, un officier me raconta l'anecdote suivante :

L'amiral Cavellier de Cuverville, marin de premier ordre, officier des plus distingués de France, et de plus très homme du monde, avait, comme vous le savez, des idées très arrêtées sur la discipline du bord.

Il ne permettait jamais à son équipage d'aller à terre. Les matelots n'étaient sans doute pas enchantés de cette mesure absolue, mais comme ils connaissaient leur amiral et qu'ils le savaient juste et dur à lui-même, ils se taisaient, en bons soldats qu'ils étaient.

Un jour, cependant, il y eut exception à la règle, une exception dont on a gardé le souvenir et qui n'est pas de nature à modifier beaucoup les idées de l'amiral.

Comme l'escadre se trouvait près des côtes d'Afrique, le médecin en chef demanda à l'amiral la permission de faire descendre à terre, dans une île voisine, un certain nombre d'hommes qui pourraient au moins se dégourdir les jambes pendant quelques heures.

L'île était déserte, comme on pouvait s'en assurer à l'aide de la lunette ; rien à craindre de Vénus ni de Baccus.

L'amiral permit à cinquante hommes de

descendre dans l'île, et ce fut vraiment un plaisir que de les voir, du pont du navire, gambader et se rouler dans l'herbe en poussant des cris de joie ; puis, ils disparurent derrière une petite colline. Ils faisaient le tour de l'île et probablement un peu de botanique.

L'herborisation n'est sans doute pas le fort des matelots, car, au grand étonnement de tous, les gaillards revinrent quelques heures plus tard à bord, l'œil en feu et la démarche assez mal assurée, bref, ils étaient passablement *poivrés*.

Comment avaient-ils pu arriver à ce résultat impossible dans une île déserte ?

Ah ! On ne prévoit jamais tout, c'est que dans cette île se trouvait un Robinson, noir comme Vendredi, qui se livrait aux plaisirs d'une distillerie illicite, dont il vendait les produits à... mystère !

A qui diable pouvait-il vendre l'horrible mixture qu'il fabriquait ? Nul ne le saura jamais que les noirs de la côte, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les marins puisèrent largement à son stock et que les effets en étaient indéniables.

Un vieux loup de mer essaya bien de convaincre le médecin major que l'ébriété apparente de ses copains n'était nullement due à l'imbibition d'un liquide, mais bien à la mastication d'une certaine racine qu'ils avaient trouvée, mais le docteur lui répondit très docilement qu'il connaissait parfaitement la dite racine et qu'elle se nommait carotte, en bon français.

Oncques, depuis lors, on ne vit de matelots de la *Naiade* sur le plancher des vaches.

* * On dit que la vie n'est qu'une comédie, mais il est des cas où le drame y prend une grande part, témoin cette aventure tragique qui vient de se passer au Kansas et au récit de laquelle on se demande s'il faut en plaisanter ou en pleurer.

Un individu tue un homme et passe en cour d'assises.—cela n'est pas plus rare au Kansas qu'ailleurs—et, au grand étonnement du public, sinon des jurés, avoue froidement son crime mais allègue pour sa défense qu'il ne peut être tenu responsable de cet assassinat, attendu qu'il ne l'a commis que sur la suggestion d'un de ses amis qu'il nomme.

—Il m'a hypnotisé, dit-il, je n'ai fait qu'obéir à sa volonté.

L'hypnotiseur est arrêté, passe en jugement en même temps que l'hypnotisé, celui-ci est acquitté et l'autre—celui qui n'a pas tué—est condamné à mort.

En vérité, voici des jurés dont l'équilibre mental me semble assez suspect.

Comment ! ils admettent que c'est en vertu du pouvoir suggestif d'un autre qu'un individu a commis un crime et ils semblent ne pas se douter que si l'hypnotiseur a eu cette force il doit également avoir celle de l'empêcher de le dénoncer, en vertu du principe : " Qui peut le plus, peut le moins."

Dans tous les cas, le fait de la suggestion fut-il prouvé, les jurés ont commis une faute grave en laissant au large un individu qui est un danger constant pour la société. Cet homme au cerveau faible peut, en effet, tomber à tout instant sous l'influence d'un autre hypnotiseur qui lui fera commettre, s'il le veut, tous les crimes possible.

Cette façon de rendre la justice n'est pas tout à fait rassurante.

Et puis, c'est une manière un peu trop commode de se débarrasser d'une mauvaise affaire et de deux hommes à la fois, de celui que l'on tue, d'abord, et de l'autre du pseudo-hypnotiseur à qui on peut en vouloir. Après quoi, on s'en retourne tranquillement chez soi, en fumant voluptueusement un pur havane.

Nous n'en sommes pas encore rendus là, heureusement, dans notre Canada.

* * * L'Angleterre, est secouée en ce moment par une de ces crises douloureuses qui agitent de temps à autre les nations, sous quelque zone qu'elles vivent.

Un triste procès vient de mettre à nu une de ces plaies que l'on cache partout avec soin, mais qui n'en existent pas moins, ailleurs comme en Angleterre ; je veux parler du procès d'Oscar Wilde.

Certains journaux ont profité de cette malheureuse affaire pour jeter la boue à la figure de la nation toute entière, au pays dans lequel a poussé ce champignon vénéréux et l'en rendre coupable.

Ce n'est ni bien ni vrai.

Chaque peuple produit des monstres du vice et des héros du bien.

Que cette brebis galeuse existe, nul ne peut le nier, mais faut-il en conclure que tout le troupeau est affecté de la maladie ?

Cette manie de généraliser est des plus dangereuses et amène toujours à des conclusions fausses.

Le peuple anglais est sain, moral et bon, et ce ne sont pas les êtres gangrenés, que l'on peut trouver dans la voyoucratie et dans l'aristocratie, qui peuvent infecter la masse qui n'a pas de rapports avec ces criminels.

Quant à ces derniers, j'ai assez de confiance dans la justice anglaise pour être convaincu qu'elle saura les châtier d'une manière exemplaire.

Et cette condamnation rassurera les honnêtes gens, tout en faisant trembler les émules d'Oscar Wilde qui vivent sous d'autres climats que celui de l'Angleterre.

* * * M. Vanderbilt est follement riche, vous le savez, et c'est cette richesse phénoménale qui a donné à une jeune fille russe l'idée d'écrire à l'archimillionnaire américain la lettre suivante :

Monsieur Vanderbilt,

J'ai appris par les journaux russes le chiffre énorme de votre fortune. J'ai calculé votre revenu annuel, par mois, par jour, par minute.

Je suis fiancée à un pauvre employé, touchant de bien maigres appointements, c'est pourquoi je me permets de vous adresser ces lignes pour vous prier d'avoir l'extrême obligeance de me prêter la somme formant le montant de votre revenu de trois minutes.

Je prierai Dieu de vous protéger dans tous vos voyages.

OLGA X...

N. B.—Je vous prie, monsieur, de me donner votre adresse, à Paris ou à New-York, et dans un an, jour pour jour, je m'engage à vous restituer la somme que vous aurez bien voulu m'avancer.

La réponse de M. Vanderbilt ne nous est pas connue.

* * * Le gouvernement de la République française vient de nommer directeur de l'École française d'archéologie de Rome, un prêtre, M. l'abbé Duchesne.

M. Duchesne est un archéologue des plus distingués ; il est l'auteur de plusieurs ouvrages très appréciés et, entre autre, du *Liber pontificalis*, qui renferme la vie des papes.

La haute distinction dont M. l'abbé Duchesne est l'objet a rencontré l'approbation générale.

* * * Je vous parlais, en commençant cette causerie, de tempérance ou plutôt d'intempérance.

Il paraît qu'il existe à Rome 3,064 établis-

sements licenciés pour vendre des boissons enivrantes et qu'on ne compte guère plus de dix condamnations par an pour ivrognerie.

Est-ce que le nombre des ivrognes serait en raison inverse de celui des licences ?

C'est un point à élucider, car on remarque que, moins on accorde de licences à Montréal, plus il y a de condamnations pour ivresse.

* * * Je prie les jolies mamans, lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, de lire les vers suivants que je cueille dans le journal *L'École et la famille*. C'est à leur intention que je les reproduis.

LES PETITS CHÉRUBINS

Ah ! dis pourquoi, petite mère,
Quand tu m'embrasses le matin,
Après que j'ai fait ma prière,
M'appelles-tu : " Mon chérubin ? "
Dis où les chérubins demeurent ;
S'ils sont petits, blonds comme moi :
S'ils sont méchants ; si, quand ils pleurent,
Leur mère est bonne comme toi.
Les mène-t-on jouer sur l'herbe ?
Se promener dans les forêts ?
En rapportent-ils une gerbe
De fraises et de beaux bouquets ?
Dis, les fait-on beaux les dimanches ?
Et vont-ils leurs petits bras nus ?
Savent-ils joindre leurs mains blanches
Pour adorer le bon Jésus ?
Embrassent-ils leur bonne mère
Ainsi que moi tous les matins ?
Comme moi font-ils leur prière,
Maman, les petits chérubins ?

* * * Certains jurés n'aiment pas que l'on critique leurs décisions.

La semaine dernière, un journal de Montréal, s'étant permis de dire que le verdict rendu dans une cause ne lui semblait pas conforme à la preuve, les jurés intéressés se sont empressés d'aller pleurer dans le gilet du juge.

Celui-ci leur a dit, en souriant, que les journaux avaient parfaitement le droit d'interpréter leurs décisions comme ils le voulaient et les jurés baissèrent la tête.

Voilà de braves gens qui ont une singulière idée de la liberté de la presse.



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le Révd. Père Plessis, du couvent des Dominicains, de Saint-Hyacinthe, prêche en ce moment une retraite aux élèves de l'Université à Québec.

* *

On annonce qu'un nouveau pèlerinage à Lourdes, en France, aura lieu cet été. Le départ est fixé au 20 juillet, et le voyage se fera à bord du *Labrador* de la ligne Dominion. Mgr Fabre fera bientôt le choix du chapelain du pèlerinage.

* *

La ville de Québec prépare une réception au marquis de Lévis, fils de l'illustre chevalier de Lévis, vainqueur de la bataille de Sainte-Foye, le 28 avril 1760. Le marquis séjournera quelque temps dans la petite ville de Lévis qui porte le nom de son célèbre aïeul.

* *

M. Denis Duvernay, fils et dernier descendant du fondateur de la Saint-Jean-Baptiste, est décédé le 10 de ce mois, à l'âge de cinquante-huit ans. M. Duvernay ancien propriétaire de la *Minerve* et du *Courrier de Montréal*, était du-

rant ses derniers jours assistant-greffier des bills privés à la Chambre des Communes, à Ottawa.

* *

Le Concile des évêques de la province ecclésiastique de Montréal, qui devait avoir lieu le 28 courant, a été remis à plus tard à cause de l'absence en Europe de Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke. En conséquence les prières ordonnées à cette occasion dans toutes les églises catholiques ont été supprimées pour le moment.

* *

M. Mullins (de Salem, Ohio), a été chargé de la fonte de la statue du Dr Chénier, qui doit être élevée à Montréal, dans le cours de l'été prochain. Le modèle, qui a été fait par M. Petzler, est splendide.

La statue du patriote sera érigée au jardin Viger, mis généreusement à la disposition du comité d'initiative par le conseil municipal.

* *

M. Luc Vendette, un vieux patriote, l'un des derniers survivants des combattants de Saint-Eustache est décédé le 9 de ce mois à Saint-Henri. Ce vieux brave a accompli, durant les sanglantes journées de 1837-38, de véritable actes d'héroïsme. On raconte qu'il a coupé un pont pour empêcher l'ennemi d'avancer et a soutenu de terribles luttes corps à corps avec des hussards anglais.

* *

Le *Monde Moderne* vient de publier son numéro d'avril, aussi nourri, aussi intéressant que les précédents. Ses quatre premiers fascicules parus forment l'ensemble déjà imposant de six cent quarante pages de textes, illustrées de plus de cinq cents gravures. L'effort soutenu de cette nouvelle Revue est vraiment digne d'être signalé, et le grand succès qu'elle rencontre n'est que justice. Abonnement pour le Canada : 21 francs (\$4.25). Bureau, 5, rue Saint-Benoit, Paris.

* *

Le mercredi 17 courant, à 8.15 p.m., la *Société chorale Sainte-Césile* donnera son premier concert au " Association Hall ", carré Dominion.

Cette société, formée de dames amateurs de musique, a déjà eu plusieurs fois occasion de se faire entendre en public, et l'accueil chaleureux qu'elle a toujours reçu lui a fait une réputation enviable, et font présager pour elle les plus brillants succès.

On entendra dans ce concert des artistes de talent telles que Mmes C. O. Lamontagne, U. P. Boucher, S. A. Wall ; Mlles E. Young, C. Marier, M. Terroux, V. A. Cartier et B. Lapalme.

La Société chorale Sainte-Césile, dont le directeur est M. J. Saucier, exécutera un programme des plus délicats.

Billets en vente chez MM. Thibault & Smith, 1687, rue Notre-Dame, et M. G. Sheppard, 2274, rue Ste-Catherine.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—A. H., Montréal.—Votre étude poétique est très bonne ; il serait préférable, cependant, avant qu'elle ne fut livrée à l'impression, de retoucher les 7e et 8e vers, le premier hémistiche du 30e et le dernier du 60e. Le 71e vers contient également un pronom *il* équivoque. En remettant un peu sur le métier, tout ira bien.—Envoyez donc votre autre pièce de vers : nous acceptons toujours ce qui est bien pensé et bien écrit.

J. E. R., Ottawa.—Votre *Nouvelle* a dû vous coûter beaucoup de travail, mais il manque un certain lien d'unité entre ses différentes parties, ce qui lui ôte beaucoup d'intérêt. Revoyez-la donc, supprimez hardiment tout ce qui est inutile au développement de votre sujet, tout n'en sera que mieux : consultez, s'il le faut, un homme de lettres ; nous ferons pour vous tout ce qui sera possible.

N. D., Fraserville.—Nous ne pouvons encore qu'encourager vos efforts et applaudir à vos premiers battements d'ailes. Travaillez, étudiez les bons auteurs, faites vous la main, nous sommes tout disposés à vous être agréables.

A. L., Saint-Zotique.—Bravo ! accepté cette fois ! Paraitra bientôt.

L., Montréal.—Le dernier tarcet de votre sonnet est très faible. Il devrait, au contraire, être très soigné et renfermer quelque pensée délicate, changez-le, et renvoyez le morceau aussitôt que possible.



(Illustrations de Edmond J. Massicotte)

—Jacques, sais-tu où est Marthe ? Elle devrait être à la maison depuis une heure et, surtout, elle ne devrait pas aller aussi souvent dans la forêt. Ses absences prolongées me causent beaucoup d'inquiétude. Les bois environnants sont fréquentés par les Peaux-Rouges. Qui sait s'il ne lui arrivera pas malheur ?

C'était Louise Faublan qui prononçait ces paroles sur le perron de sa chaumière, ou plutôt de sa *log-house*, pittoresquement sise sur le bord du lac Huron, dont les eaux calmes reflétaient en ce moment les rayons du soleil couchant.

La question qu'elle venait de poser était adressée à son mari, un brave colon canadien qui s'était aventuré dans cette région, alors sauvage du continent, pour satisfaire ses goûts aventuriers. A ce moment, il était appuyé sur son fusil, près de la porte de son logis, où, comme d'habitude, il songeait ou se reposait, après une journée de chasse dans les environs.

—Je ne pense pas, Louise, que les Peaux-Rouges lui fassent aucun mal. Tu n'es pas pour la cloîtrer ? Elle aime, comme son père, à faire le coup de feu. Marthe tire bien plus juste que nombre de ceux qui se vantent de leur prouesse. Ne t'alarme pas, Louise, ta fille est capable d'avoir soin d'elle. Je connais plusieurs sauvages qui l'estiment autant que si elle appartenait à leur race : d'ailleurs, je suis certain qu'ils ne lui toucheront pas.

—Oui ; cependant, j'ai cru m'apercevoir, Jacques, que l'un d'eux, non seulement l'estime, mais l'aime beaucoup trop, et c'est la principale cause de mon inquiétude. La dernière fois qu'il est venu ici, il a lancé à Marthe un regard qui ne présageait rien de bon.

Jacques sourit à ces mots.

—Tu veux parler de l'Ours-Noir, le jeune chef huron ? En effet, j'ai appris qu'il l'aimait. Toutefois, à mon avis, il n'y aura jamais de mariage tant que Paul Linois demeurera dans le pays. Paul n'est pas encore revenu de la chasse, car en passant, tout-à-l'heure, j'ai frappé à la porte de sa cabane. Je suppose qu'il va revenir avec Marthe.

—Je souhaite qu'il en soit ainsi : cependant, je ne puis m'empêcher de trembler quand elle s'éloigne. Elle est partie après toi, Jacques, et doit être en pleine forêt maintenant.

—Eh bien ! je ne la blâme point. Dame ! c'est son plaisir ; mais, comme tu dis, Louise, elle ne doit pas s'aventurer trop loin. Aussitôt qu'elle sera de retour je l'avertirai moi-même.

—Ça ne servira à rien, Jacques, tu finiras comme tou-

jours, par lui permettre d'aller où bon lui semble et aussi souvent qu'elle le voudra. Tu sais bien que Marthe fait de toi ce qu'elle veut.

—Allons, je ne me plie pas à ses caprices plus que toi, Louise. Tu ne peux jamais te décider à la réprimander.

La femme du colon ne répondit pas, mais elle fixa un regard alarmé dans la direction que Marthe avait coutume de prendre. Pendant quelques minutes, tous deux gardèrent le silence.

Le soleil terminait sa carrière et disparaissait derrière les cimes des grands arbres. Ses derniers rayons dansaient sur la surface du lac légèrement agitée. La brise fraîchissait quelque peu et poussait devant elle ces petits nuages qui prennent de jolies et délicates teintes sous l'effet des mourantes lueurs de l'astre solaire.

Tout à coup, Louise Faublan s'écria :

—Jacques, voici Paul venir et Marthe n'est pas avec lui !

En effet, Paul Linois, le jeune voisin de nos colons chasseurs, arrivait seul, son fusil sur l'épaule. C'était un beau jeune homme, un vrai type de ces coureurs de bois, agiles et robustes, qui, depuis des siècles, ont sillonné les immenses plaines de l'Amérique du Nord.

Fiancé avec Marthe Faublan, il avait l'habitude de l'accompagner dans ses excursions, mais cette fois il ne paraissait pas se douter qu'elle était sortie.

Un nuage d'inquiétude passa sur la figure du père Jacques. Pouvait-il être possible que les soupçons de sa femme devinsent réalité ? Un malheur venait-il de fondre sur eux ? Il ne le croyait pas encore, parce que les sauvages leur avaient toujours témoigné de l'amitié.

—As-tu vu Marthe ? demanda la mère, parlant avant même que le jeune homme eut eu le temps de la saluer.

—Non, madame. Est-ce qu'elle n'est pas ici ? Depuis quand est-elle sortie ?

—Elle est partie du côté de la forêt cette après-midi, disant qu'elle serait de retour dans une heure ou deux. Elle n'est pas encore revenue, et je crains un accident ou peut-être un enlèvement. Ce n'est pas impossible dans cette partie du pays.

L'anxiété, déjà peinte sur la figure de Louise, redoubla à



La femme du colon ne répondit pas, mais elle fixa un regard alarmé dans la direction que Marthe avait coutume de prendre

ces paroles et il reprit pensivement :—Je ne vois pas où elle peut être... Je suis revenu de la chasse par les chemins qu'elle a coutume de prendre, et je ne l'ai point vue.

—Pourtant, elle a pris sa direction habituelle, observa la mère Faublan, toute effrayée. Jacques, le malaise que j'ai ressenti aujourd'hui était un pressentiment. Je te le répète, il est arrivé malheur à Marthe.

—Voici venir Prosper Damas, dit soudain le colon ; il a passé la journée dans les bois, peut-être connaît-il quelque chose... On dirait qu'il veut nous parler, car, depuis qu'il nous a aperçus, il hâte le pas.

Le nouveau venu, dès qu'il crut pouvoir se faire entendre, s'écria :

—Marthe est-elle avec vous ?

—Non. Nous apportez-vous de ses nouvelles? demanda Paul Linois.

—Oui. Les Peaux-Rouges l'ont enlevée.

Louise Faublan poussa un cri terrible et s'affaissa dans les bras de son mari qui, l'ayant vue chanceler sous le coup de cette mauvaise nouvelle annoncée à brûle-pourpoint, était accouru vers elle.

—Comment sais-tu cela ? Qu'as-tu vu? demanda le colon exaspéré.

—Comme je passais près du lac, à deux milles d'ici, il y a une heure à peine, j'entendis un cri de femme sur le rivage. Je crus reconnaître la voix de Marthe et j'accourus, mais je ne vis qu'un canot qui voguait sur le lac. Cependant, je suis certain qu'il contient quatre sauvages et une femme, mais la distance m'empêcha de distinguer ses traits. Comme je ne pouvais rien faire, je pris le parti de revenir chez moi pour annoncer la nouvelle quand, tout-à-coup, j'aperçus sur la grève, des empreintes de pas et ceci !

Il montrait un morceau de ruban rouge, déchiré et sali.

—C'est à Marthe. Oh ! Jacques, notre enfant est perdue, s'écria Mme Faublan avec angoisse, en jetant un regard sur son mari devenu pâle.

—Non, elle n'est pas perdue, reprit le fiancé de la jeune fille ; s'il est au pouvoir des hommes de la retrouver, nous la retrouverons. Il n'y a pas un homme dans tout ce ranch qui refusera de se joindre à nous pour nous aider dans nos recherches. Reprenez vos sens, madame, et soyez tranquille ; car, avant longtemps, je l'espère, votre fille vous sera rendue et les Peaux-Rouges seront punis de leur rapt. Oh ! je voudrais qu'Antoine Lacerte fut ici. Son expérience nous vaudrait beaucoup dans cette affaire.

—Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, répondit Jacques ; il est toujours en course dans les bois, et le trouver maintenant c'est chose impossible. Nous ne pouvons compter que sur nous.

—Nous essaierons quand même, conclut Paul.

Hélas ! vous ne savez pas où ils l'ont transportée, dit Mme Faublan, les larmes aux yeux. Ils étaient sur le lac quand Prosper Damas les a vus, et comment pouvez-vous les suivre sur l'eau ? Comment saurez-vous où ils ont débarqué ? O, mon enfant ! mon enfant ! je ne la reverrai plus !

—Je vous assure que nous la retrouverons. Et Paul Linois, s'adressant à Damas, lui posa cette question : Savez-vous à quelle race appartiennent les sauvages qui conduisaient l'embarcation ?

—Non... mais écoutez, je crois avoir un indice... Comme j'entrais dans la forêt, ce matin, j'ai aperçu l'Ours-Noir. Ne croyez-vous pas qu'il ait quelque chose à démêler dans cette affaire ?

—Oui, j'en suis sûre, continua la femme du colon ; il était au nombre des admirateurs de



Louise Faublan poussa un cri terrible et s'affaissa dans les bras de son mari...

Marthe. Elle en riait, mais cela ne faisait que l'aigrir. Aussi, je jurerais que c'est lui qui l'a enlevée.

—Je le crois aussi, s'écria Louis. Marthe m'a raconté l'autre jour qu'il lui avait proposé de l'amener dans son wigwam. Ah ! le coquin, si je mets la main dessus, il paiera cher le trouble et la peine qu'il nous cause. Je connais l'endroit où il a l'habitude d'attérir. Je vais aller chercher du secours. Préparez le grand canot et nous partirons de suite. Il n'y a pas de temps à perdre.

—Je vais avec toi, dit le père Jacques. Louise, demeure ici et tâche de supporter notre absence comme il faut. Nous reviendrons lorsque nous aurons trouvé Marthe. Je ne crois pas que l'Ours-Noir la maltraite. Si oui, notre vengeance sera terrible.

—Va, Jacques ! Va, Paul ! La durée de votre absence me paraîtra longue, mais qu'importe ! si vous triomphez. Mais, si vous revenez sans elle, mon cœur sera brisé à jamais.

—Ne t'alarme pas, femme, nous ferons notre possible,

Puis il partit immédiatement pour rejoindre Linois, qui venait de les quitter pour donner l'éveil aux colons de la région.

EDOUARD CABRETTE.

(La fin au prochain numéro)

LA FEMME

L'homme s'efforce, invente, crée, sème et moissonne, détruit et construit, pense, contemple, la femme aime. Et que fait-elle avec son amour ? Elle fait la force de l'homme. Le travailleur a besoin d'une vie accompagnée. Plus le travailleur est grand, plus la compagne doit être douce.

Ah ! vénérons la femme, sanctifions-la, glorifions-la. La femme, c'est l'humanité vue sous son côté tranquille ; la femme, c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles.

C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce, nous entraîne. Souvent, autour de nous, tout est l'ennemi ; la femme, c'est l'amie. Ah ! protégeons-la. Rendons-lui ce qui lui est dû. Donnons-lui dans la loi la place qu'elle a dans le droit. Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse.

La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faible, elle est la grande force.

L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque.

C'est nous qui sommes morts, c'est elle qui est vivante. Son souvenir prend possession de nous. Et quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir.

(Pensée d'un philosophe.)

LA MODE EN 1895

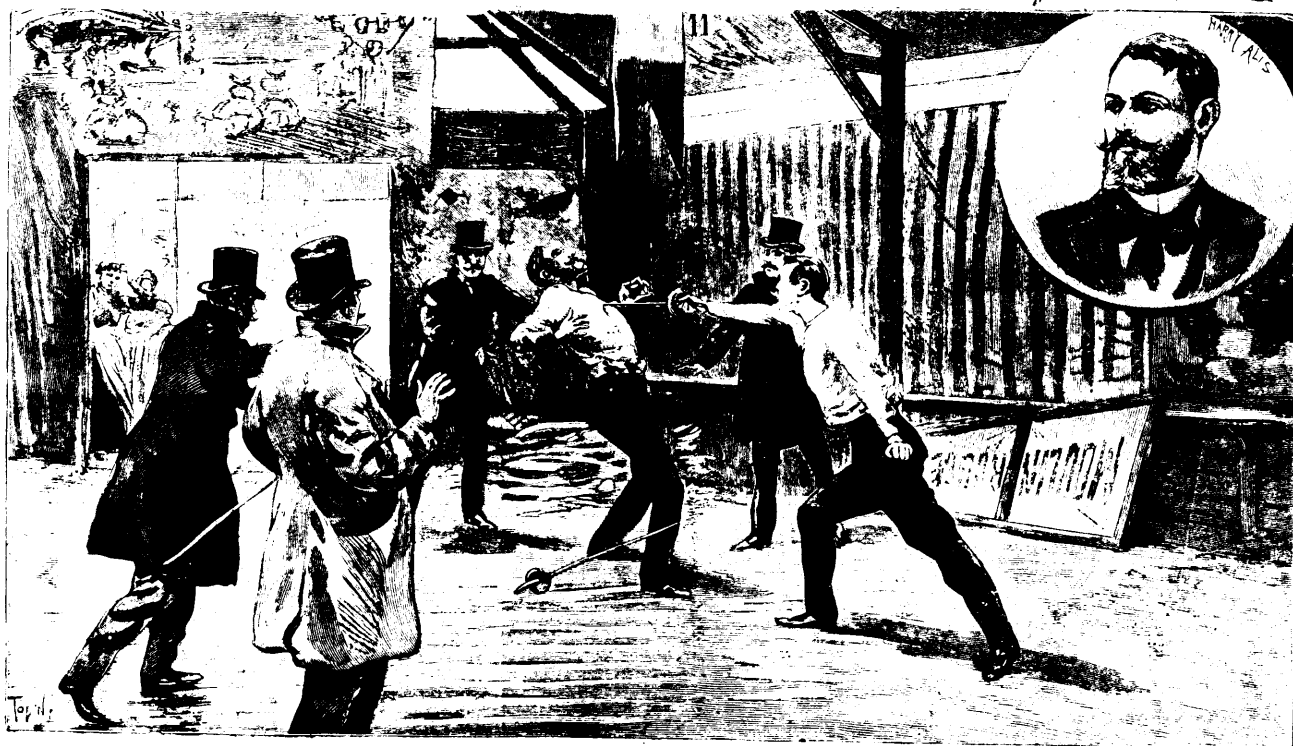
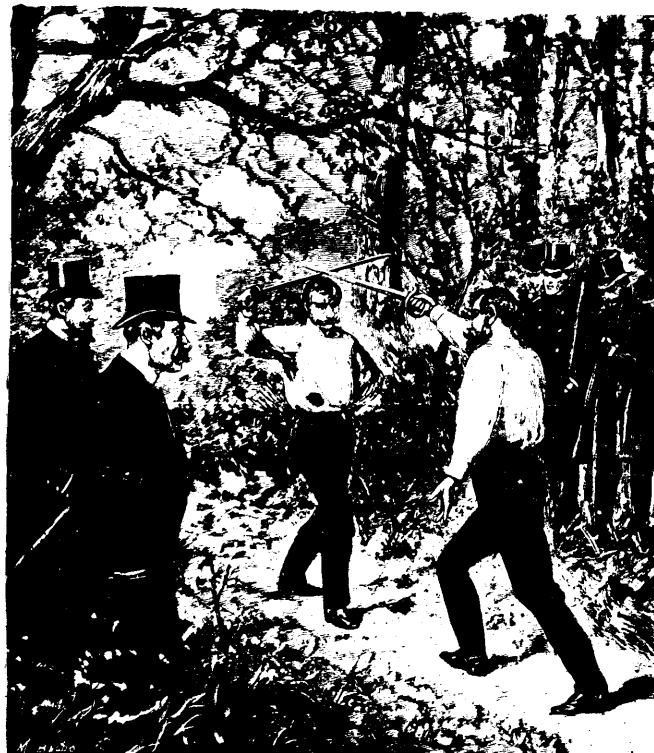
(Voir gravure)

Notre première page : La mode, est due à la plume d'un de nos jeunes artistes de grand talent, M. Raoul Barré, de Montréal. On ne saurait trop encourager les efforts de ceux de nos jeunes gens qui, sentant en eux le "feu divin" consacrent leur temps et leur travail à développer et faire fructifier les aptitudes artistiques qu'ils ont reçues en partage. Il en est si peu, parmi nous, qui se doutent des déceptions, des armertumes que rencontrent ceux qui suivent les sentiers de l'Art, si peu, surtout qui se rendent compte du travail qu'a coûté la composition et l'exécution d'un beau dessin comme celui que nous publions aujourd'hui !

Quand le cœur change de passions, il ne fait que changer de supplices.—MASILLON.



1 Sainte-Beuve.—2 E. de Girardin et Armand Carrel.—3 Prêtres arrêtant un duel.—4 Bugeaud et Dulong.—5 Thiers et 6 Jean Lou
FRANCE. — LES DUELLISTES



6 Jean Louis.—7 H. de Pène.—8 Testelin et Coislin.—9 Gambetta et Fourtou.—10 Floquet et Boulanger.—11 Harry Alis
DUELLISTES DU SIÈCLE

LES ORPHELINS DE NAZARETH, QUÉBEC, ET L'ÉVÊQUE DE VALLEYFIELD (*)

Il faut louer le bien. L'éloge, c'est l'hommage rendu à la vérité, l'honneur dû à la vertu et à la juste splendeur des bonnes actions.

MGR DUPANLOUP.

Cloche de Nazareth, mêle tes plus beaux sons
A nos cris d'allégresse, à nos douces chansons !
Ensemble saluons le prince de l'Eglise
Dont la main nous benit....

Vénéérable prélat,
Soyez le bienvenu dans cet orphelinat
Où souffle sur notre âme une divine brise

C'est la première fois que brillent à nos yeux
Votre sourire d'ange et votre front joyeux ;
Mais la voix de la presse et celle d'un vieux prêtre
Nous avaient révélé vos sublimes exploits
Accomplis sous le chaume et sous les brillants toits,
Et nos cœurs vous aimaient avant de vous connaître !

Puis ce simple épisode où l'on vous reconnaît,
Et qu'une mère émue un jour nous racontait,
Compose un frais tableau que nous tirons de l'ombre :
Par un beau soir d'été, sur les bords ravissants
Des flots de Chateauguay, des vieillards, des enfants,
Venus de l'autre rive, arrivaient en grand nombre.

Ils venaient célébrer la fête du pasteur
Qui leur ouvrait souvent et sa bourse et son cœur.
Ce soir là, la nature était resplendissante
Le soleil éclairait de ses derniers rayons
Ces vieux à cheveux blancs et ces enfants mignons
Groupés sur le velours de la mousse odorante.

Leurs nacelles dans l'anse ondulaient mollement ;
Les oiseaux et la brise, en un duo charmant,
Mêlaient leurs voix aux bruits des flots et du feuillage :
De superbes drapeaux mariaient leurs couleurs
Au-dessus d'un kiosque entrelacé de fleurs
Qui semblait convier un noble personnage.

D'allégresse les cœurs vibrent à l'unisson ;
Les regards sont tournés vers l'austère maison
Où brille avec éclat l'œuvre de d'Youville.
Soudain la porte s'ouvre, et, spectacle touchant,
Un prélat en surplis s'avance en bénissant
Ce peuple si soumis aux lois de l'Évangile.

Montant à la tribune, et, s'inspirant du ciel,
Comme Jésus devant le peuple d'Israël,
Une heure entière il parle, et sa vive parole
Proclame que le pauvre arrose de ses pleurs
Un sol où Dieu se plaît à glaner mille fleurs
Qui s'en vont dans le ciel embellir leur corolle.

Puis—scène gracieuse et sublime à la fois—
Le pasteur, escorté des pieux villageois,
Visite du manoir la chapelle riante.
Il ne veut pas quitter ses fidèles brebis
Sans demander au Roi des célestes parvis
D'éterniser en eux cette foi consolante.

La prière et les chants couronnent ce beau jour ;
La cloche tinte, et Dieu sourit avec amour
Du haut de l'ostensoir où sa majesté trône....
Et le peuple reprend, sous le ciel étoilé,
La route du logis, heureux et consolé,
Les pauvres emportant une discrète aumône !

* * *

Ce doux consolateur du malheureux vieillard
Et du pauvre orphelin, c'est monseigneur Emard,
Concluaient fièrement nos bienveillantes mères.

Nous qui sommes aussi d'infortunés enfants
Ravis par le destin aux baisers des parents,
Nous revoyons en vous le plus tendre des pères.

L'écho de cet hospice a redit bien des fois,
Monseigneur, votre nom prononcé par nos voix
Et qui doit retentir dans la sainte patrie ;
Car souvent nous disions à notre ange gardien :
"Glorifiez le nom de ce grand Canadien
Qui donne à l'infortune et son or et sa vie !"

Oh ! quel bonheur aussi de contempler vos traits
Que le ciel a parés de ses chastes attraits,
Et d'ouïr vos accents.... Mais trêve de faconde !
Le livre de vos jours est pour nous un traité
Enseignant que *Prière, Amour et Charité*
Adoucissent la vie et réforment le monde !

J. B. Caouette

(*) Pièce lue à Mgr Emard, lors de sa récente visite à Québec, par un orphelin de l'hospice Nazareth.

LÉGENDES DU SAHARA

LE CHAAMBA ET LE SERPENT

Quand le scheïck arabe donne à un étranger, digne de quelque attention, l'hospitalité sous sa tente—"beit el char" c'est-à-dire "maison à poil," formée d'un tissu de poils de chèvre ou de chameau—on lui fait compagnie après le repas du soir. Parents et amis viennent tour à tour saluer l'hôte ; on s'assied en rond cérémonieusement sur le tapis ou sur la natte ; on fume des cigares et l'on prend le café.

Les conversations roulent le plus souvent sur des sujets familiers, sur l'atmosphère, les promesses des récoltes, les impôts ; mais quelques indigènes ont le don du récit, et si pendant notre court séjour dans le cercle de Batna, en compagnie du commandant B..., nous avons dû subir, à la veillée, maintes histoires interminables, nous avons entendu aussi maintes légendes d'une ingénieuse et charmante simplicité. Il en est une, entre autres, qui éveilla chez nous de curieuses réminiscences : nous allons essayer de la reproduire avec sa saveur primitive, telle que la racontait un Laghouati presque octogénaire :

* * *

Un Arabe Chaamba, monté sur son méhari et armé d'une lance, se dirigeait vers l'oasis de Touggourt, dans le Sahara. Chemin faisant, il aperçut un nuage de fumée sur la sable. Il s'approcha : c'étaient les restes d'un bivouac, du milieu desquels un serpent s'efforçait de se dégager. Il sifflait et criait : "Serviteur de Dieu, viens à mon aide et préserve-moi de la mort !"

Le cavalier, détachant la musette du chameau coureur, la fixa au bout de sa lance, qu'il abaissa dans le foyer. Le reptile, entrant dans ce havre sauveur, se glissa le long de la hampe jusqu'au poignet et à l'épaule du Chaamba, puis enfin au cou qu'il entourait et serra jusqu'à l'étrangler.

—Que fais-tu ? dit l'homme suffoqué.

—Ne le sens-tu pas ? répondit la bête. Je te tue.

—Et pourquoi, grand Dieu ? Ne t'ai-je pas sauvé la vie ?

—Sans doute ; mais, sur cette terre, qui ne rend le mal pour le bien ?

—C'est là ton opinion ?

—C'est celle de chacun.

—J'en doute. Laisse-moi consulter trois personnes ; nous verrons après.

—Volontiers.

Ils se mirent en route, le cavalier portant toujours son terrible collier. Arrivés près d'une fontaine, ils s'arrêtèrent. L'homme dit :

—J'ai sauvé ce serpent du feu ; et il veut me tuer pour la peine. Il prétend qu'ici-bas on reconnaît toujours le bien par le mal.

—Il a raison ! murmura la fontaine. Vois, je possède une onde pure, les hommes et les caravanes viennent à moi qui les désaltère et fournit à leurs ablutions ; je leur sauve la vie dans ce désert affreux, où la soif fait mourir. En me quittant, pourtant, ils jettent des pierres et des immondices dans mes eaux, dont ils troublent la limpidité.

A ces mots, le serpent serra plus fort le cou du Chaamba, et celui-ci poussa un cri douloureux.

On continua à marcher en avant. Un peu plus loin se balançait, au bord d'une oasis, sous le souffle du vent, un magnifique palmier. Le cavalier lui exposa l'affaire.

—Le serpent a raison, dit l'arbre. J'offre aux passants l'ombre et la nourriture. Quand ils se sont reposés, quand ils sont rassasiés, ils

arrachent mes branches et m'arrachent même parfois du sol pour me changer en soliveau.

Après le discours du palmier, le serpent serra encore un peu plus fort. Comme l'homme commençait à râler, il aperçut un chacal fuyant de toute la vitesse de ses jambes.

Le Chaamba le héla.

—Eh ! arrête-toi, dit-il, j'ai à te parler.

—N'avance pas, repartit le prudent quadrupède, parle de loin, ou je détale. J'ai encore l'oreille bonne, Dieu merci !

Le cavalier lui conta le cas.

—Tu as sauvé des flammes ce serpent ? repartit le chacal. Le fait est difficile à croire. Comment cela s'est-il passé ?

Le Chaamba voulut entrer dans les détails de l'aventure.

—Non ! non ! interrompit le chacal ; c'est inutile. Montre-moi seulement comment cela s'est fait. Je comprendrai bien mieux ainsi.

Aussitôt l'homme d'attacher sa musette à l'extrémité de sa lance, d'abaisser celle-ci vers le sable, et le serpent de s'y glisser en descendant le long du bois.

—Eh bien, fit l'homme, qu'en dis-tu ?

—Imbécile ! cria à tue-tête le chacal, ton ennemi est à tes pieds et tu demandes un avis ? Descends donc de ta monture et écrase-le sous ta botte. Adieu ! adieu !

* * *

L'histoire ne dit pas si le cavalier suivit le conseil du chacal.

Il est impossible de ne pas remarquer combien ce récit se rapproche, avec quelques variantes, de la fable où La Fontaine met en scène "l'homme et la couleuvre." Est-elle réellement d'origine saharienne, ou a-t-elle passé en Afrique, à la suite des Arabes, avec tant d'autres mythes et traditions de l'Orient ? Nous ne saurions le dire ; mais ce qui donne un véritable intérêt à la version algérienne que nous venons de reproduire, sans y ajouter le moindre ornement, c'est la profonde différence qu'elle présente avec l'immortel apologue du "Bonhomme," non seulement dans le détail, mais dans le fond même et dans la moralité de l'aventure.

Dans La Fontaine, l'homme a tous les torts. Si le cavalier écrase finalement le serpent, comme il est permis de le supposer, il faut convenir qu'il est tout à fait dans son droit et que "l'animal pervers" n'est pas cette fois celui que l'on pourrait croire. La naïveté que le narrateur algérien prête au Chaamba est d'autant plus méritoire et plus flatteuse qu'il s'agit d'un "écumeur du désert," et, si le récit est moins philosophique et moins piquant que celui du fabuliste, il est moins misanthropique et moins amer. Il a inspiré évidemment La Fontaine, mais celui-ci en a fait un chef-d'œuvre.

X. PASSIM.

PETITES ÉTUDES

LE RETOUR DE LA CRINOLINE

La crinoline menace de revenir rapidement à la mode. Nous en sommes déjà aux garnitures de crin qui précèdent les phénoménales cages d'acier. L'amusant paradoxe suivant, que publie M. Henri Bouchot, dans la *Vie Contemporaine*, au cours d'un article sur les élégances du Second Empire, est donc de pleine actualité :

Tant que la crinoline n'aura point atteint son développement complet, l'Empire continuera sa marche ascendante et parallèle. La crinoline est son bon génie, car les hommes ont trop à médire pour songer à autre chose. Suivant la loi ordinaire, plus on la veut railler, plus elle triomphe. La voici tantôt devenue si mirobolante, si épouvantablement immense,

que le crin d'origine est insuffisant. Les Américains lui substituent une façon de géôle à barreaux d'acier susceptible des dimensions les plus imprévues, et les Français renchérisent sur ces audaces.

Une demoiselle Milliet, ancienne coiffeuse, met sur cet affaire ses maigres économies : en deux ans, elle est millionnaire. La crinoline alors se nomme une cage, et les variétés de formes en sont infinies. Pointue par derrière, plate par devant, toute ronde, ovoïde ou conique, de saison en saison, le caprice change, impose une idée et de suite la rejette. L'étrangeté extérieure s'accorde à la folie du dessous : on ne donne plus le bras à son mari, on ne relève ses jupes que par des cordons de tirage à la façon des stores. L'entrée dans une voiture oblige à un jeu singulier de froissements ; et si l'on s'assied en public, il faut prendre du temps et se contorsionner en de savantes manœuvres.

Si paradoxal que cela paraisse, il reste acquis, et je m'amuse à le répéter, que l'Empire commut deux périodes absolument tranchées : celle de la crinoline ascendante, qui prosterna l'Europe devant notre gloire, qui imposa nos esthétiques à l'Angleterre, à la Russie, à l'Autriche, et balonna toute la chrétienté ; l'autre, celle du fourreau, de la marotte, qui fut la mauvaise et fit rire une fois de plus de notre instabilité. Et pourtant, voyez l'injustice des hommes : qui s'était faite la grande prêtresse du fuseau ? Une ambassadrice étrangère, une personne venue des terres patriarcales, Mme la princesse de Metternich ! . . .

LA FEMME EN CHINE

Mlle Blanche Philiponet vient de communiquer à la Société d'ethnographie un fragment d'un livre dont elle a entrepris la composition sur l'éducation religieuse et littéraire de la jeune fille en Chine et dans les autres pays de l'Asie orientale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

La naissance d'un garçon en Chine cause la plus grande joie dans la famille ; celle d'une fille, au contraire, est considérée comme un malheur et l'on se garde bien d'en faire part à qui que ce soit. On attribue même la naissance d'une fille à un maléfice, à une cause occulte ou à un péché dont on doit accomplir l'expiation. Cela n'empêche pas les Chinois de citer fièrement le nom de plusieurs femmes célèbres qui ont joué un rôle considérable dans leur histoire littéraire, morale, religieuse et parfois même politique.

Parmi ces femmes supérieures, une des plus remarquables est Pan-Poëi-Pan, qui ne craignit pas, toutefois, d'affirmer, dans ses écrits, que la femme occupe le dernier rang dans les sociétés humaines. Elle rappelle que les filles, à leur naissance, sont abandonnées pendant trois jours sur un tas de guenilles, afin de signaler l'infériorité de leur place sur la terre et le mépris qui doit les poursuivre dans le cours de leur existence.

La femme, d'après les Chinois, étant d'une nature absolument différente de celle de l'homme, son éducation ne peut ressembler en rien à celle de ce dernier. Ce qu'on doit apprendre avant tout à la jeune fille, c'est que toute sa vie elle doit servir un maître et lui obéir ; jusqu'à son mariage, elle doit suivre la volonté de ses parents ; épouse, celle de son mari ; veuve, celle de son fils aîné.

Qu'en pensent les femmes d'Amérique ?

INSTRUCTION MÉDICALE DES FEMMES EN RUSSIE

La Gazette (russe) de Saint-Petersbourg fait l'historique de l'instruction médicale des femmes en Russie.

Les femmes désireuses d'étudier la médecine devaient se borner naguère à puiser quelques connaissances spéciales à la maison des enfants trouvés, dans les maisons d'accouchement et dans les communautés de sœurs de charité.

Plus tard on leur accorda l'accès des cours universitaires et des écoles d'aides chirurgiens.

Ce n'est qu'en 1872 qu'on institua près l'Académie de médecine des cours plus complets de quatre ans pour former des sages-femmes.

En 1876 on y ajouta un cinquième cours et les études furent assimilées aux études complètes des médecins.

Dans cette carrière les femmes s'acquirent bientôt une réparation brillamment méritée.

Lors de la guerre de 1877-78, les services qu'elles rendirent furent généralement reconnus et l'empereur Alexandre II leur décerna le titre de "femmes-médecins".

C'est précisément en 1877 qu'eut lieu la première sortie des femmes-médecins ; après quoi, les cours de médecine, ayant passé de la compétence de l'Académie de médecine à celle de l'hôpital Saint-Nicolas, permirent d'achever leurs études à plusieurs centaines de femmes qui exercent actuellement avec succès la médecine dans les campagnes et dans les hôpitaux urbains.

Malgré leur utilité incontestable, ces cours furent soustraits à l'administration militaire en 1886 et l'on dut solliciter leur admission dans le ressort municipal de St-Petersbourg.

L'avenir de cette institution, dont les grands services sont reconnus de tous, ne fait plus de doute pour personne.

WATERLOO

L'OPINION DU GÉNÉRAL WOOLSELEY

La personne et l'histoire de Napoléon Ier n'ont jamais cessé d'occuper les Anglais, et les études sont nombreuses qui, continuellement, se publient en Angleterre sur l'empereur. En ce moment, lord Woolseley non moins célèbre pour avoir vaincu les Achantis et Arabi Pacha que pour s'être opposé au tunnel sous la Manche par crainte d'une subite invasion française, fait paraître une série d'articles sur "le déclin et la chute de Napoléon."

C'est le dernier chapitre de cette série, intitulé *Waterloo*, que la *Revue de Paris* vient de donner. Après un certain nombre de considérations stratégiques qui intéressent surtout les spécialistes, lord Woolseley cherche à déterminer la cause principale qui entraîna la défaite de l'armée française : cette défaite est presque tout entière due, selon lui, au commandant en chef.

"Le critique militaire, écrit le général Woolseley, qui examine minutieusement les mesures prises par Napoléon pendant cette campagne y relève tant de fautes, qu'il ne peut les expliquer que par le retour mystérieux de la maladie. Ce mal, dont il souffrait plus ou moins depuis longtemps, et qui fut pour lui la cause de tant de désastres en Russie et à la bataille de Dresde, le terrassait alors plus souvent et avec plus de violence. Quand il tombait sur sa crise, il était incapable de tout effort utile mental ou physique ; il avait une grande difficulté à se tenir éveillé, ses traits tirés et son expression morne indiquaient à la fois une souffrance du corps et un abattement de l'intelligence. Sa vigueur, qui n'était plus ce qu'elle était dix ans auparavant, avait été sérieusement éprouvée par quinze heures de travail et de soucis journaliers durant ce séjour plein d'anxiété à Paris.

"Mais une fois débarrassé de l'atteinte du mal, sa belle intelligence était aussi lucide, sa

fertilité de ressources aussi merveilleuse, son génie aussi brillant et ses conceptions aussi grandes que jamais. Assis dans son cabinet, il pouvait, comme autrefois, faire des plans et des combinaisons avec une clairvoyance presque infaillible et une vue pénétrante de tout ce qu'il fallait pour le succès. Il pouvait toujours dominer la position avec toute son ancienne perspicacité. Mais l'angoisse de ses récents échecs n'avait pas seulement affecté sérieusement sa santé, elle lui avait enlevé beaucoup de cette confiance en soi, si nécessaire pour la continuité du succès à la guerre. Ce n'était plus le petit homme de Rivoli, maigre, mince, vif. Son visage bouffi, sa large poitrine, ses jambes grasses et arrondies annonçaient un homme impropre à un rude travail à cheval. Son corps alourdi ne lui obéissait plus comme autrefois et il souffrait d'une somnolence irrésistible. Il était déjà vieux pour ses quarante-sept ans, et, après avoir été le plus absolu des chefs, il était déjà tombé dans la loquacité des têtes grises et porté à demander l'avis de ceux auxquels il avait coutume de donner des ordres.

"Je me suis appesanti sur l'état de santé de Napoléon, dans le dernier acte de sa carrière, parce que plus j'étudie ce plan de campagne de 1815 si grandiosement conçu, plus je suis convaincu que la défaite écrasante qui la termina fut primitivement le résultat d'un mal physique, qui affaiblit ses facultés mentales au moment suprême où, pour réussir, s'imposait la nécessité d'une décision rapide et énergique. S'il avait pu supporter l'énergie morale et physique de la première période de sa carrière à l'exécution du vaste plan qu'il avait conçu pour l'anéantissement de Wellington et de Blücher en Belgique, et si l'on juge de ce que ses généraux auraient fait par ce qu'ils firent, je crois que le prudent Anglais aurait au moins été obligé de battre en retraite hâtivement pour se rembarquer à Ostende, tandis que l'impétueux Prussien, presque détruit à Ligny, aurait été trop heureux de mettre le Rhin entre les débris de son armée battue et le vainqueur d'Iéna."

La thèse soutenue par l'auteur anglais et appuyée sur une multitude de faits historiques est vraisemblable : peut-être est-elle absolument vraie : elle paraîtra, en tout cas, bien conforme aux idées professées par Napoléon lui-même sur le rôle que joue l'hygiène dans les questions militaires. Mais n'est-il pas curieux de constater comment la physiologie intervient maintenant en tout, partout et à propos de tout.

PROPOS DU DOCTEUR

De la boisson pendant les repas.—On se demande souvent s'il est utile ou nuisible de boire pendant les repas. A cela, la médecine pratique répond : le sage ne boit que quand il a soif. Il est raisonnable aussi de boire avant de manger, quand on a soif. Mais que celui qui n'a pas soif ne boive pas ! Il n'est pas bon de boire pendant les repas, parce que les aliments se mêlent alors à la boisson et qu'une bonne digestion est impossible. C'est par habitude que l'on boit en mangeant, mais non par besoin. Il serait bon de la perdre. Nous en avons un exemple dans les animaux privés de raison. Quand un paysan nourrit ses chevaux avec du foin humide, les chevaux se gonflent, mais n'ont pas de forces. La règle à observer est donc : "Si, avant de manger, vous avez soif, buvez, mais pas trop ! Ne buvez pas en mangeant. Si plus tard, vous avez soif, buvez avec mesure, les sucs gastriques ne sont alors plus assez dilués."

LES DUELS FAMEUX DU SIÈCLE

(Voir gravures)

Malgré la défense de l'Eglise et les décrets des rois et des gouvernements, le duel, ce vieux vestige d'un passé barbare, n'a cessé de faire des victimes qui, souvent, se sont trouvées être des hommes d'un grand mérite, promettant le plus brillant avenir. Nous en donnons aujourd'hui la preuve, en réunissant sur une double page le souvenir des duels les plus fameux accomplis en France durant le siècle que nous achevons.

Voici d'abord le fameux Sainte-Beuve qui échange, avec un des actionnaires du *Globe*, quatre balles qui se perdent sans résultat ; puis, en 1836, c'est le célèbre Emile de Girardin qui, dans un combat malheureux avec un journaliste distingué, Armand Carrel, tue ce dernier et se fait lui-même blesser grièvement. En 1831, le général Bugeaud, poussé presque malgré lui par son parti, tue Dulong, dont tout le monde fut unanime à regretter la mort. En 1849, un combat a lieu entre M. Bixio et le célèbre M. Thiers qui, plus tard, devait rendre de si grands services à la France ; balles perdues, et le peuple riant de la petite taille de M. Thiers, prétendait qu'il n'avait pas été atteint par ce que son adversaire avait tiré à hauteur d'homme !

Voici maintenant Jean-Louis, un maître d'armes d'une habileté extraordinaire. Deux régiments français et italiens s'étant battus en règle dans les rues de Madrid, résolurent de terminer le combat en faisant seulement mesurer entre eux leurs maîtres d'armes respectifs ; la victoire resta aux Français, dont le maître d'armes, Jean-Louis, tua treize maîtres italiens, sans se reposer !

En 1858, un duel pour un motif ridicule mit en danger la vie de M. de Pène, spirituel journaliste du *Nord*. Blessé dangereusement, il ne recouvra la santé qu'après une cure merveilleuse. En 1850, encore un duel entre MM. Coislin et Testelin, à propos d'un projet de loi en discussion ; résultat, un coup de sabre qui met M. Coislin en danger de mort. Le fameux Gambetta se battit lui aussi en duel en 1878, avec M. de Fourtou. Causes : discussion politique ; résultat : balles perdues. On connaît le fameux duel entre M. Floquet et le général Boulanger. Dans ce combat, qui eut lieu en 1888, le général emporté par son ardeur, et après avoir légèrement blessé son adversaire, se jeta lui-même, pour ainsi dire, sur l'épée de ce dernier, qui lui entra dans la gorge. Enfin pour terminer cette triste série, voici maintenant le duel entre M. Harry Alis (M. Percher), rédacteur du *Journal des Débats*, et M. Le Chatelier, administrateur de la "Société d'Etudes du Congo Français". Dans cette triste rencontre, M. Percher fut tué instantanément d'un coup d'épée qui lui traversa le corps.

Toutes ces rencontres ont eu pour cause, à peu d'exception près, des disputes blessantes qui eussent pu être réglées à l'amiable : funeste exemple de l'orgueil humain, se punissant lui-même de son arrogance sans vouloir entendre la voix du bon sens, de la religion et de l'humanité !—P. C.

Quel est celui de nos lecteurs qui se refusera le plaisir de lire le nouveau livre que vient de publier Mlle Nitouche, le *Grand horoscope des dames et demoiselles* ? Nous pensons qu'il n'y en aura pas. Empressez-vous d'aller l'acheter chez G. A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 10c.

POUR LES DAMES

Les chapeaux, cette saison, auront d'énormes dimensions et seront l'écueil de la toilette féminine : ils deviendront facilement ridicules si une main expérimentée ne les a pas façonnés. En effet, quoique très volumineux par suite de leur composition fantaisiste dans laquelle il entre de tout : fleurs, rubans, dentelles et panaches mélangés, ils doivent cependant—en apparence—conserver un aspect de légèreté.

Le noir et le foncé, qui promettent d'être la teinte dominante pour les robes, triompheront moins sur les coiffures, et les capotes, toques ou chapeaux ronds seront de nuances vives.

Très hardis, mais fort seyants, tous sont garnis en largeur sur le devant de la tête avec, de chaque côté, deux énormes pompons ou deux grosses touffes de fleurs.

Les rubans qui, avec les fleurs, donnent tant de fraîcheur et d'éclat à la toilette féminine, y tiendront une place considérable. On en voit de toutes sortes : avec des rayures, des pois, des carreaux, des amandes, de fins bouquets ; ils sont en gaze, en satin, en pékin, en moire, de couleurs claires ou changeantes.

On les emploiera beaucoup en draperies et en garnitures sur les jupes et sur les corsages.

Ils ont toutes les largeurs, depuis le petit ruban comète jusqu'à celui qui atteint presque la dimension d'un lé d'étoffe. Mélangés à de vaporeuses dentelles, à de vieux points, ces rubans formeront d'exquises toilettes et de ravissantes coiffures pour les courses, la campagne, les bains de mer.

On emploie, avec les coiffures actuelles, beaucoup moins les teintures blondes, et les hennés d'Orient et d'Occident qui abiment tant la chevelure sont délaissés.

Avec les bandeaux, on reporte, le soir dans le monde, de jolies feronnrières qui vont parfaitement aux traits purs et réguliers. D'ailleurs, les bijoux de tête sont fort en vogue, excepté toutefois pour les jeunes filles.

On pose dans les frisures de la coiffure des insectes à longues antennes scintillantes ; des libellules aux ailes multicolores ; ou encore une flamme d'archange, motif absolument nouveau et d'un travail très artistique. Une grosse pierre de couleur, montée en cabochon, forme la basse de ce bijou qui se met très avant au milieu des cheveux crépelés.

Les toilettes de soirées sont éblouissantes : c'est un vrai ruissellement de paillettes et même de pierreries, car on admet de merveilleuses robes de velours ou de satin avec semis de strass ou de diamant d'un éclat incomparable.

LES MANGEURS DE FEU

On sait qu'il y a dans les foires des saltimbanques qui mangent des étoupes enflammées ; les *mangeurs de feu* dont nous allons parler aujourd'hui et qui ont été exhibés en public, dans la salle de l'*Olympia* à Paris, dépassent dans le genre tout ce qu'on avait vu jusqu'ici ; non seulement ils avalent des flammes, mais ils manient le feu et le font jaillir de leurs doigts.

Les mangeurs de feu sont deux jeunes Américains qui ont beaucoup travaillé la physique et l'électricité. Quand ils font leurs expériences, ils sont revêtus d'un costume collant de couleur rouge, qui représente les diables des féeries. Ils paraissent sur la scène qui, pendant tout le temps de leur présence, reste peu éclairée et dans la pénombre. Au fond de la scène est un meuble qui ressemble à un bureau de travail vu de dos ; mais on ne distingue aucun détail de cet objet. Les diables vont derrière ce meuble ; ils semblent y faire quelques préparatifs avec leurs mains, puis ils viennent sur le devant de la scène, et des flammes très légères, mais fort brillantes, jaillissent de leurs doigts. Ils approchent ces flammes de leur bouche ; ils paraissent les avaler, et elles s'éteignent entre leurs dents.

Quand les deux diables se touchent les mains entre eux, on entend un crépitement et de longues flammes jaillissent pendant quelques secondes du bout de leurs doigts qu'ils agitent sans cesse.

Dans une expérience suivante, sans rien mettre dans leur bouche, ils soufflent avec énergie et une flamme brillante sort d'entre leurs lèvres. Ils lancent un jet de flamme pendant un espace de temps très durable, qui se prolonge assurément plus d'une demi-minute.

Pendant que ces phénomènes singuliers s'accomplissent les spectateurs ne sentent absolument aucune odeur. Il est probable que la combustion est due à des essences très volatiles, mais nous ne saurions cependant en préciser la nature ni donner l'explication exacte des expériences réalisées. Les

diabes rouges gardent leur secret, et quand on les interroge ils restent muets.



Expériences des *mangeurs de feu* sur la scène de l'*Olympia*, à Paris.

Nos lecteurs pourront tout de même se renseigner sur bien des points de ces curieux phénomènes en lisant deux notices intitulées : *Les hommes incombustibles*, que M. Guyot Daubès a publiées dans *La Nature* en 1886. L'auteur parle des forains qui lèchent des tiges de fer chauffées au rouge, des mangeurs d'étoupes allumées, et il décrit les expériences faites en 1881 par un nommé M. Kortig, qui avait préparé une essence si volatile qu'il en versait dans sa main et l'y allumait sans se brûler. M. Kortig a offert une séance dans une soirée donnée au Conservatoire des arts et métiers, par M. Hervé Mangon, alors directeur. Nous étions invité à cette soirée et nous avons vu l'opérateur enflammer le liquide qu'il avait versé dans le rebord de son chapeau de feutre ou dans les plis d'un mouchoir de dame sans que les objets servant de support au liquide aient été en aucune façon endommagés.

Il y aurait là, pour un chimiste d'intéressantes expériences à reprendre et à étudier.

GASTON TISSANDIER.

LES QUATRE ÉLÉMENTS

—Je veux me faire jardinier, disait Philippe lorsqu'il eut atteint sa quatorzième année, époque à laquelle il eut à faire choix d'un état. Il doit être bien agréable de passer sa vie au milieu de la verdure et du parfum des fleurs.

Cependant peu de temps après avoir commencé son apprentissage, il s'en retourna chez ses parents, et se plaignit d'être toujours courbé vers la terre et souvent même d'y ramper ; son dos et ses genoux en étaient fatigués.

Philippe voulut alors se faire chasseur.

—C'est dans la verte forêt, dit-il, qu'on doit mener une vie délicieuse.

Mais bientôt il s'en dégoûta, ne pouvant supporter avant l'aurore les intempéries de l'air, qui, tantôt humide et nébuleux, et tantôt glacial, lui battait la figure.

Alors il lui vint dans l'idée d'apprendre l'état de pêcheur. Voguer sur l'onde claire et limpide dans une barque légère, sans se fatiguer les jambes et sans prendre d'autre peine que de retirer les filets pleins de poissons, voilà ce qui est amusant ! Pourtant cet état lui déplut bientôt.

C'est un métier trop malsain, dit-il à ses parents ; l'eau m'est tout à fait contraire.

Enfin il opta pour l'état de cuisinier.

—Ah ! vive celui là ! disait-il ; le jardinier, le chasseur et le pêcheur sont obligés de livrer au cuisinier les produits de leur travail, de sorte qu'il ne manque jamais de bons morceaux.

Peu de temps après, il s'en revint encore à la maison en se plaignant.

—Cet état me plairait assez bien, dit-il à son père, si ce n'était le feu ; car, lorsque je me trouve près du fourneau ardent, ou devant le foyer, il me semble que je vais fondre de chaleur.

Alors son père lui répondit d'un ton sévère :

—Tu n'es content nulle part. Tout ce qui te plaît d'abord te dégoûte un moment après. Si tu ne veux supporter aucun des quatre éléments, la terre, l'air, l'eau, et le feu, il te faut quitter le monde pour n'avoir plus à te plaindre. Pour le coup, je veux et j'entends que tu aches ton apprentissage dans le dernier état que tu as choisi toi-même.

Toute chose a son bon et son mauvais côté ;
Il faut à son état plier la volonté.

CHOSSES ET AUTRES

—Les dépenses totales des Japonais dans leur guerre contre les Chinois se montent déjà à \$250,000,000.

—Dans le parlement belge, quand un député fait un long discours, on lui sert de l'eau et du brandy aux frais du gouvernement. Au Canada une telle coutume allongerait considérablement les sessions.

—Le *Hustler* tient l'affiche au Royal cette semaine. Tout le temps de la représentation c'est un rire continu. Le *Hustler* est l'une des comédies qui aient encore eu le plus de succès en Amérique. Après une journée d'un dur travail, la population de Montréal ira sans doute se délasser au Royal. Les chansons et les danses sont aussi très attrayantes.

JEUX ET RECREATIONS

PROBLÈME

Avec quatre poids sur une balance à plateaux, je puis peser depuis une livre jusqu'à quarante livres. Quels sont ces poids ?

GRAVURE-DEVINETTE

Composition de M. Millette, dessin de René Sangard



Une tête de chameau. Où est l'homme ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 571

- Fantaisie : Baisse le coffre.
- Problème : 2 hommes.... 6 centins.
- 30 femmes.... 60 "
- 68 enfants.... 34 "
- 200 employés. 100
- Enigme : Lettre.

ONT DEVINE :

L. G. Roy, Ottawa ; H. Huot, F. M. Bédard, Mimi L. D., Québec ; Mlle Emma T. Turcotte, Sorel ; Mlle Rose-Anna Guillemette, Mlle Leda Levasseur, Trois-Rivières ; Mme J. E. Chevrier, Rigaud ; Mme P. Laplante, St-André ; Mlle Amanda Renée, Drummondville ; Dina Foye, Manchester ; Mlle J. Dionne, St-Pacôme ; Dr N. Wilfrid Reid, Mlle Philomène Reid, Mlle Léontine Lefebvre, Mlle Antoinette Héroux, Mme veuve Lefebvre, Mme A. E. Jacques, Mlle Hortense Bourgon, Mlle Lucie, Elie et Joseph Charpentier, St-Télesphore ; Mlle Adeline Hamel, Ste-Foye ; Aimé Richer, Saint-Hyacinthe ; Antoine Paiement, Ste-Anne de Prescott ; Mlle Marie-Anne Neveu, Valleyfield ; E. Dupuy, Toronto ; Mlle Ubaline Langlois, The Book (Ont.) ; Mlle Marie Rose Pélessier, Mlle Augustine, Pélessier, Yamaska ; Riense-Aimante, Joliette ; Félix Robidoux, Lawrence, Mass. ; A. L. LaRose, Ste-Julie de Somerset ; E. Hainault, Sainte-Anne ; Mlle Schayer, Armand De Tonnan-court, Et. Aumont, Albert Lefort, Charles Savard, Arthur Rochette, Albert Marion, Mlle Mary Chapeau, Louis Dumont, J. A. Prud'homme, Eugène Lanctôt, Chs Giroux, Mlle Hermine Lanctôt, Félix DeLille, Alb. Millette, Wilbrod Bousquet, J. A. Nantel, Joseph Populus, Montréal.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal
Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes. Téléphone 2049.



Mrs. May Johnson.

Les Pilules d'AYER

"Je voudrais pouvoir ajouter mon témoignage à celui de tant d'autres qui ont fait usage des Pilules d'Ayer, et dire que j'en prends depuis plusieurs années et que j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats.

Pour l'Estomac

et pour les maladies du foie ainsi que pour la guérison des migraines causées par ces dérangements, les Pilules d'Ayer sont sans égal. Quand mes amis me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac,

du Foie et des Intestins

je leur réponds invariablement: 'les Pilules d'Ayer.' Prises à temps elles arrêteront un rhume, empêcheront la grippe, couperont la fièvre et régleront les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre et

Sont les Meilleures

médicines de famille que j'aie jamais connues."—Mrs. MAY JOHNSON, 368 Rider Ave., New York City.

LES PILULES d'AYER

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer pour le sang.

VIENNENT DE PARAÎTRE

MM. Leprohon et Leprohon, les éditeurs de la Bonne Littérature Française (publication mensuelle) annoncent pour le numéro d'avril (No 16) un charmant ouvrage de l'auteur populaire Xavier de Montépin, sous le titre de *L'Enlèvement Mystérieux*. L'auteur raconte l'histoire d'une jeune fille du peuple, qui pendant le règne de Louis XV fut enlevée avec un mystère extraordinaire. Les caractères sont dépeints avec vigueur et semblent revivre pour les lecteurs. Le retour de la jeune fille, sa vie, son amour partagé, et un dénouement inattendu se suivent de près. Tout cela avec l'intérêt dramatique que l'auteur a su donner à tous ses ouvrages. Le prix de ce volume est de 10c.

En dehors de la publication mensuelle et dans le même format quoique plus gros, les mêmes éditeurs annoncent un autre ouvrage d'un auteur également populaire: *La femme du Fusillé*. Dans ce récit d'une vigne extraordinaire, le lecteur est transporté dans la République Argentine pendant une des révolutions qui désolent ce beau pays. La première partie du livre raconte les incidents terribles qui conduisent au serment de vengeance de la femme du fusillé. Dans la seconde partie sont racontés au long les divers incidents de la vengeance. Le dénouement est de toute beauté et plaira aux lecteurs. Le prix de cet ouvrage est de 15 cts.

Sur réception de 25 centins ces deux ouvrages seront expédiés franco, par MM. Leprohon & Leprohon, éditeurs, 25 rue St-Gabriel, Montréal. Nous prenons en paiement les timbres canadiens et américains.

On peut faire venir ces deux volumes ensemble ou séparément.

On demande 50 agents pour la vente de La Bonne Littérature Française.

Agent pour Québec J.-A. Legaré 51 Boulevard Langelier ; pour Ottawa Lassalle Gravelle 63 1/2 rue Rideau.

LE SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 1866, Ste-Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS Tél. Bell 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les quinze jours à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

AU QUINA SUC DE VIANDRE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.



ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

PANACEE

DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)



Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilite, faiblesse, pleurésie, mal de poumons, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles. J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada. Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT
HERBORISTE
2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD
MONTRÉAL

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de La Saison, 25 rue de Lille, Paris.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE EXPOSITION**

Nouvelles Marchandises

PAQUES

Nouveaux gilets pour Dames.
Nouvelles collerettes pour Dames.
Nouveaux costumes.
Nouveaux gilets pour Enfants.
Nouveaux ulsters pour Enfants.
Nous avons un choix immense dans toutes les lignes, dans tous les prix et dans toutes les grandeurs.

NOUVEAUX DRAPS

Pour Costumes et Manteaux
Assortiment le plus complet et les dernières nouveautés en :
Robes pour enfants.
Coiffures pour enfants.
Chapeaux et bonnets en cachemire et en Soie.
Robes de chambre pour dames.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine
Coin de la rue Metcalfe
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"

Mme ADELINA PATTI dit :
"Elle est sans pareille."
Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum
Elle guérit en une nuit les Boutons, Gercures, Engulures
J. SIMON, PARIS
Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"
INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

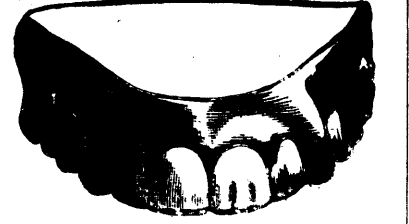
J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 184, rue St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste
200 RUE ST - DENIS
Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans jalais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annonces dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annonces dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Mérez-vous retrouver un art de perdu ? Annonces dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annonces dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 6 Avril 1895

42,696

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTRÉAL

POUDRE

— POUR —
LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante
Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.
Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur.
Direction dans chaque boîte.
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies on envoie franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
MONTRÉAL

Laprie & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON, PASTEL, ETC, ETC.
TELEPHONE 7263

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphimanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXÉ



Poitrine parfaite par les

POUDRES ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA
Fermeté des Formes de la Poitrine

**CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !**

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine
MONTRÉAL Tel. Bell 6 513

"LUBY"

POUR LES CHEVEUX

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gençives en celluloïde Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.
ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.
MME A. CHAREST, 79, St-Denis